

UMAMI

LAÏA JUFRESA



UMAMI

Traduit de l'espagnol (Mexique)
par Margot Nguyen Béraud

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *Umami*
© Laia Jufresa, 2014.

Et pour la traduction française :
© Libella, 2016.

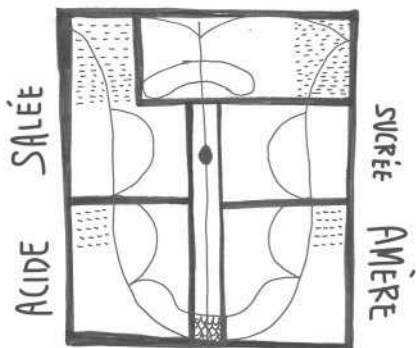
ISBN : 978-2-283-02902-2

À María Selene Álvarez Larrauri
(AKA el Duende)

À nous tous, nous savons tout.

ALFONSO REYES

UMAMI



I

« Une *milpa*^{*1} », je leur ai dit en montant sur une chaise du salon. « Une milpa traditionnelle : maïs, haricots et courge, là, à côté de la table de pique-nique. » En mimant un grand cercle avec les mains, j'ai clamé, triomphante : « Comme nos ancêtres ! » À travers la porte-fenêtre, on a tous les trois regardé dans la petite cour, en direction de la table de pique-nique. Avant, elle se repliait et on pouvait la transporter. Les deux bancs se rabattaient en dessous comme des pattes rétractiles de tortue, et le tout se transformait en valise en aluminium. Mais c'est fini. On ne la replie plus et on a arrêté d'aller au parc avec. Autour de la table, il n'y a que du béton gris, un gris sale, et une rangée de jardinières avec de la terre sèche, des plantes mortes et des seaux fendus. Une cour de ville, incolore. Il y a du vert ? Ce n'est que de la mousse. Du rouge ? Du rouillé.

« Et des herbes aromatiques aussi, j'ai ajouté. Persil, coriandre, tomatille et du piment pour la sauce verte que papa fait quand il y a des invités. » Il a tout de suite été d'accord, lui, contrairement à maman, qui est pourtant censée aimer les plantes : « On

1. Tout terme suivi d'un astérisque se trouve dans le lexique.

pourrait aussi planter ces grosses tomates difformes qu'on a mangées pendant la tournée en Californie ? » Maman est allée dans sa chambre avant que je sois redescendue de la chaise et n'a accepté le contrat que trois jours plus tard. On l'a signé sur une serviette en papier, après une petite concession à sa notion de confort à l'américaine : une milpa, d'accord, mais avec une pelouse. La culture de la milpa a des antécédents dans la Cour Cloche-en-terre, je ne suis pas la première à essayer. Quoi qu'il en soit, ce jour-là, c'est devenu officiel : *Si Ana transforme la cour en milpa, elle a le droit de ne pas aller faire du camping et de passer l'été à la maison.* Chez moi, quoi. C'est ce qui s'appelle payer son loyer, non ? En tout cas pour certains. Pas pour mes parents, visiblement. Ils ne sont pas cruels, ils aiment juste le commerce équitable. Puis maman a grandi au bord d'un lac. Elle a la nostalgie des libellules.

Dans l'esprit de maman, camping en été = enfance heureuse. Ici, « camping », c'est juste un nom de code pour dire que, mes frères et moi, on va passer deux mois chez mamie Emma, sa belle-mère, à nager entre les algues et à nourrir les canards en leur lançant des cailloux. Maman voit la passion pour ce genre d'activité comme le signe d'une constitution saine, comme boire du lait ou se lever tôt. Elle nous a élevés dans l'une des plus grandes villes du monde mais refuse qu'on soit des petits citadins, ce qui est très exactement ce qu'on est. Elle-même a beau vivre ici depuis vingt ans, elle noue toujours un foulard autour de sa tête, comme d'autres expatriés accrochent à leur fenêtre le drapeau du pays qu'ils ont quitté. « Déracinée », voilà comment maman se qualifie quand il y a des invités, qu'elle boit du vin rouge et qu'elle a la langue et les dents qui noircissent. Quand j'étais petite, j'imaginai des racines filandreuses sortir de ses pieds et mettre de la terre plein les draps.

« Protestante » est un autre mot que maman utilise pour parler d'elle. Elle l'accompagne d'un geste ample et précis du poignet : une espèce de révérence de la main qu'elle fait autant pour se justifier que pour se moquer d'elle-même. Dans notre famille, ce simple geste veut dire protestant. On l'utilise entre nous pour blaguer sur les petites névroses de maman : son obsession pour la ponctualité ou le travail bien fait. Une rotation du poignet sert à se débarrasser des toiles d'araignées invisibles du catholicisme national. Ou à dire qu'il est l'heure d'aller à l'aéroport, même s'il est encore trop tôt. Pas besoin de mots, dès que l'un de nous fait ce geste, les autres comprennent sans problème : « éthique protestante ».

Juste à côté du lac de son enfance, maintenant, il y a un hypermarché Walmart. Mais mieux vaut ne pas le lui rappeler, ni ça ni qu'elle pourrait aller rendre visite à Emma, elle aussi. Maman a tendance à oublier qu'elle s'est déracinée toute seule. Parfois, je me dis que je devrais faire pareil. Je fête mes quatorze ans, je prends mon sac et je me tire. Mais je ne le ferai pas ; parce qu'elle serait bien trop contente : la fille aînée marche dans les pas de sa mère... C'est comme ça que ce serait interprété dans la famille, j'en suis sûre : maman déforme tout avec ce même soin ferme qu'elle met à plier les vêtements et à essorer les torchons. J'ai vu des photos d'elle à mon âge, pieds nus, le violoncelle entre les jambes. C'était facile de s'échapper, comme ça. Partir en flèche. S'enfuir et puis se laisser sauver. Facile. Moi, quand je m'assois, mes cuisses se touchent et il y a toujours quelque chose qui dépasse de mon pantalon, de ma bouche ou de la chaise. De toute façon, je n'ai pas du tout le sens du rythme. Ni de l'aventure. Si je m'enfuyais, je finirais par rentrer.

On se retrouve maintenant avec deux sacs de « bonne » terre. Le vendeur de la pépinière m'a convaincue que la nôtre, celle de la cour, ne valait rien. Il dit qu'elle est pleine de plomb et que Cuauhtémoc, Benito Juárez et tous les autres quartiers du centre de la ville de Mexico en ont un taux inquiétant : jusqu'à quarante milligrammes de plomb par kilo de terre. Je ne suis pas sûre de le croire mais je l'ai quand même achetée. Surtout pour qu'on puisse s'en aller, ma copine Pina et moi. Il n'a pas maté nos seins mais par contre, tout en parlant sols et engrais, il a plongé très lentement ses mains jusqu'aux avant-bras dans le sac de terre. À ce moment-là, Pina, qui m'avait accompagnée pour qu'on aille se boire une *horchata** ensuite, m'a donné un coup de coude. « Achète-la, elle m'a dit. Il y a déjà assez de merdes comme ça dans le thon. »

Quand on s'est arrêtées à La Michoacana, le glacier du coin de la rue qui survit essentiellement grâce à nous, j'ai demandé à Pina : « Tu crois que c'était un vicelard ? » Pi s'est passé la langue sur les lèvres et a caressé un des deux sacs en gémissant : « Mmmh, de la terre ! » puis elle s'est frotté l'entrejambe : « Mmmh, un petit asticot au plomb. » Parfois j'ai honte de sortir avec elle dans la rue. Et parfois je l'envie. Je n'arrive pas à lui dire non. En CM1, elle m'a forcée à jouer à un jeu où tu te grattes la main jusqu'au sang. Ce jour-là, on a fait le pacte d'être sœurs. Mais depuis un moment, on est devenues différentes ; j'envie ce qu'elle fait et tout ce qui lui arrive : c'est toujours plus intéressant que ce qui m'arrive à moi. Je ne sais pas quand ça a commencé. En fait, si je sais. Ça a commencé quand sa mère est reparue. Avant, on avait toutes les deux notre fantôme : elle sa mère, et moi ma sœur ; mais il y a trois mois, son fantôme à elle l'a recontactée par

Internet. Bien sûr, une maman qui s'en va et une sœur qui meurt, ça n'a rien à voir, mais honnêtement, qu'est-ce qui est plus intéressant : une mère qui réapparaît ou une mère qui ne va jamais nulle part ?

Pina a arrêté de gémir et m'a lancé :

- Il faut pas dire « vicelard ».
- Pourquoi ?
- Parce qu'il y a des abrutis qui disent ça sur les homos.

C'est discriminatoire.

- Discriminatoire.
- C'est ça.

Alors, je mets la nouvelle terre sur l'ancienne ? On est dans la cour, Pina a un bras levé et le visage tourné vers son aisselle, qu'elle épile à la pince. Quand elle a mal au cou, elle change de côté. Elle me fait penser à une aigrette : jolie et inclinée. Avec lassitude, je regarde les sacs de terre qui ne me répondent pas. J'aime bien le mot « lassitude ». Je le comprends comme cette heure endormie où il n'y a que les mouches qui volent. Tout est à l'arrêt, tout empeste le béton poussiéreux. Pour le plomb, je n'en sais rien, mais j'ai trouvé une tong dans la vieille terre. Et des capsules. Et aussi mon chien en peluche porté disparu depuis cinq ans, enterré avec préméditation. Si mes frères n'étaient pas en vacances, je serais déjà en train de préparer ma vengeance.

Pina, qui ne sait pas de quoi elle parle, me dit :

- Tu devrais retirer la vieille terre.
- Et qu'est-ce que j'en fais ?
- Tu la vends à Marina. Ou tu lui donnes, qu'elle plante des trucs et mange un peu.
- Comme du plomb, par exemple.

- C'est des sels minéraux, Ana, elle en a besoin.
- Elle ferait mieux de lire *Umami*.
- C'est quoi ça ?
- Le livre d'Alf, je te l'ai prêté il y a mille ans.
- J'ai dû le donner à quelqu'un. C'était un roman pédophile ?
- Rien à voir, c'est un essai d'anthropologie sur le rapport entre le cinquième goût et la nourriture précolombienne. Tu vis vraiment dans cette cour ou tu débarques ?
- Umami, je sais très bien ce que c'est, mais pourquoi il a choisi le nom de sa maison comme titre pour son livre ?
- Mais quelle débile !
- C'est toi, la débile qui sait pas quoi faire avec sa petite terre chérie.

Papa sort par la porte-fenêtre. Il s'est rasé la barbe il y a deux mois et je ne m'habitue toujours pas. Il fait plus jeune. Ou plus moche, peut-être. L'autre jour, je l'ai rejoint à sa répétition pour qu'il me ramène à la maison, et j'ai eu du mal à le reconnaître. Toute sa vie, il est resté assis au fond de la scène, sauf qu'avant je le repérais toujours. C'était grâce à la barbe, apparemment. Mais ce n'est pas le moment de lui dire ça. Je lui donne les vingt pesos de monnaie qu'on m'a rendus à la pépinière.

Papa s'assoit sur le banc avec sa bière et pose les pieds sur mes sacs. Il met l'argent dans son portefeuille. Je lui ai promis que le projet serait un bon investissement, même si en fait, je ne sais pas bien ce que ça veut dire. D'abord, je lui explique le coup du nitrogène dans la terre. Comment le maïs va l'absorber et comment les haricots vont le restituer. Je lui explique ensuite l'histoire du plomb. En exagérant sans doute un peu (je lui dis : « toxique et cancérigène »). Papa regarde maman

par la fenêtre : aujourd'hui, elle porte un turban orange ; elle fait la vaisselle en remuant les lèvres, on dirait une carpe japonaise. On se met d'accord pour ne pas lui parler du plomb. Maman fait partie de ces personnes dont le cœur s'arrête à la moindre évocation de la pollution et/ou du progrès.

Je demande à papa s'il peut m'acheter un tuyau d'arrosage. Il calcule. Faire gaffe au fric, c'est un de ses tics. Dans ces moments-là, il louche. Pour changer de sujet, je lui parle des tomates. Je lui promets qu'il y en aura des difformes et des violettes. Pina me soutient en agitant sa pince à épiler de haut en bas. « Et même des rayées », elle dit. Ça impressionne papa. Il retourne à la cuisine pour se chercher une autre bière ; on le voit essayer de convaincre maman de sortir. Il lui dit : « Des tomates tigrées » et aussi : « *Quality time* ». Avec son accent qui la faisait rire avant. Mais maman ne sort pas. Maman ne croit pas aux cours de ville. Dans son esprit, une cour, c'est pathétique et rachitique, c'est comme se rouler dans sa propre saleté, comme être en cage.

- Tu ne la trouves pas trop maigrichonne, toi ? demande Pina.

- Qui ça ?

- Marina !

Papa ressort en nous annonçant qu'il ne m'achètera pas d'outils. Que je dois me les faire prêter. Je parie que c'est sa manière à lui de réagir à la réflexion classique de maman : « Tu la gâtes trop. »

Je lui demande à qui je vais bien pouvoir les emprunter, les outils, mais papa se contente d'écraser sa première canette de bière vide avec le pied. Il joue des timbales dans l'Orchestre symphonique national depuis vingt ans : l'écho, il sait le faire

résonner longtemps. Au bout d'un moment, il relève la tête et regarde Pina. Il lui demande :

– Ça ne te fait pas mal ?

Pina lui répond que si.

– Pourquoi tu ne te rases pas, plutôt ?

– Parce que ça repousse plus vite après, je réponds en serrant les dents.

Papa comprend « Tais-toi ». Pina range sa pince à épiler dans la poche de son short puis croise les bras sous ses aisselles :

– Je dois aller faire ma valise – elle se lève et nous fait une bise à chacun.

– Tu ne restes pas manger ?

– Impossible, demain je vais voir Chela, je n'ai pas de crème solaire et... etc.

– Passe-lui le bonjour, dit papa.

Moi, je ne sais pas quoi dire. Pina s'en va. Par la fenêtre, je la vois embrasser ma mère : une carpe japonaise, une aigrette chinoise.

On a reçu un mail de mes frères, qui viennent juste d'atterrir au Michigan. Les billets nous ont toujours été offerts par la compagnie aérienne pour laquelle notre grand-père, qu'on a à peine connu, a piloté toute sa vie. Avant, il n'y avait rien au monde qui m'impressionnait plus que de prendre l'avion tous ensemble, comme si on faisait partie d'une grande et brillante famille, avec nos pochettes bleues pleines de surprises réservées aux petits-enfants de pilotes, infiniment plus intéressantes que les paquets de bonbons que je recevais aux anniversaires de mes copains d'école. Un badge autour du cou, je commandais mes frères et ma sœur. À l'époque où on était encore quatre, on ne tenait pas tous sur la même rangée : ils s'asseyaient d'un côté du couloir, et moi de l'autre ; je faisais semblant de voya-

ger toute seule. À cette époque-là, Emma n'avait même pas le téléphone. Maintenant, elle passe sa vie à nous envoyer des MMS. Il n'y a pas longtemps, elle a vu une vidéo (ces espèces de PowerPoint qu'elle adore nous transférer) sur le cancer de la peau. Du coup, sur les photos en pièces jointes, Theo porte une casquette, Olmo, une visière, et elle, un chapeau chinois qui vient sûrement de chez Penny Savers, où elle achète tout en triple parce qu'elle sait que ça finit par casser. Avec leur grosse couche de crème solaire, on dirait trois fantômes, mais Emma a quand même une cigarette entre les doigts, parce qu'aucun PowerPoint ne peut la convaincre d'arrêter.

L'année dernière, Theo a essayé de lui expliquer qu'il valait mieux acheter, par exemple, une seule lampe de poche de bonne qualité plutôt que trois merdouilles. Mamie l'a laissé finir de monologuer tranquillement, puis lui a répondu : « On voit que tu n'as pas connu la guerre. » Theo a mis du temps à réagir, et quand il lui a dit : « Toi non plus ! », Emma était déjà au rayon lessive, le caddie bien rempli, tout stocké en triple exemplaire.

Quand quelqu'un essaie de critiquer cette manie, pas cohérente du tout avec le reste de ses habitudes hippies et – comme elle le dit elle-même – *anti-establishment*, mamie Emma objecte qu'en faisant ses courses au Penny Savers, elle soutient l'économie birmane, taïwanaise, ou de je ne sais quel pays en voie d'expansion.

« Il n'y a que l'univers qui est en expansion », dit Theo.

Et elle répond : « *All rightie, then.* »

Maman pleure en lisant le mail, en regardant les photos. C'est pire pour elle l'été. Comme une rivière polluée charrie des ordures, l'été dépose à notre porte l'anniversaire de la mort de ma sœur Luz. La dernière-née.

« La préférée ? » a demandé une tante sourde, ces semaines où on se découvrait de la famille qui sortait de nulle part, comme ces insectes qui ne vivent qu'une seule journée.

« Non, j'ai hurlé. La plus petite. »

Luz avait presque six ans quand elle s'est noyée. C'est ce qu'elle disait depuis son cinquième anniversaire : « J'ai presque six ans. » Moi, j'en avais dix. Maman n'est plus jamais retournée au lac depuis, mais elle insiste pour que nous, on y aille. Dans son esprit, quand on chute de cheval, il faut se remettre en selle. Enfin, si ce n'est toi, au moins tes enfants.

« Y a-t-il quelque chose que vous voudriez dire à vos enfants ? » a demandé la psychologue, pendant la seule séance de thérapie collective qu'on ait faite, peu après la mort de Luz. Ça faisait une heure qu'on parlait – papa, Theo et moi, surtout –, et maman n'avait toujours absolument rien dit, pas plus qu'Olmo, qui était vraiment tout petit. La psy a haussé très haut les sourcils pour faire comprendre à maman que notre avenir était en jeu, notre santé mentale aussi ; c'était ce qu'elle nous répétait déjà depuis une heure. Maman a fini par céder. Elle a regardé les trois enfants qui lui restaient l'un après l'autre, puis elle a dit, si lentement qu'on pouvait entendre son accent étranger : « Mes chéris, vous êtes courageux, et moi, je ne suis pas un poisson. »

2003

C'est un soir de juillet. Dans la Cour Cloche-en-terre flotte la vapeur fraîche, presque pure, qui succède aux après-midi d'averse pendant l'été indien à Mexico. Ça sent la pierre humide, et le sol réfléchit un spectacle étincelant, sans personne pour y assister. Ce sont les lumières de la maison Amère. Marina Mendoza y habite ; elle laisse toujours les lumières allumées. Mais ce soir, elles ne sont pas comme d'habitude. Changeantes, elles oscillent entre le plus faible et le plus vif éclat. Rien à voir avec le rythme d'une télévision allumée, non, Marina travaille ; les lumières se stabilisent puis changent encore d'intensité. Il n'y a pas de témoins, mais aucun voisin ne serait surpris de toute façon : Marina Mendoza n'est jamais satisfaite de l'atmosphère.

La maison Amère est la première à droite en entrant : elle a vue sur rue, mais la porte d'entrée et la plupart des fenêtres donnent sur la traverse. Ses six mètres de façade représentent la partie la plus versatile de la Cour Cloche-en-terre. Marina change ses plantes de place, ramasse des objets dans la rue puis les empile devant sa porte. Il y a un grand M noir en Plexiglas qu'elle a récupéré quand l'enseigne d'un vieux cinéma a été démontée, à quelques pâtés de maisons de là. Il y a aussi

une guirlande de Noël aux ampoules grillées, un banc à trois pieds, un brontosauve de quarante centimètres qu'Olmo, le petit voisin, lui a offert pour son anniversaire, un mobile accroché à la fenêtre et un aloe vera qui fleurit pour de faux grâce à des rubans rouges noués au bout de ses pointes. Mais demain, qui sait... Demain, peut-être que le brontosauve sera posé sur l'aloë vera ou que le M servira de tuteur aux plantes grimpanes. Marina laissera la poussière s'accumuler pendant des semaines, et un jour, ou plutôt une nuit, elle bougera les meubles, passera le chiffon, se réinventera.

En face de la maison Amère se trouve la maison Acide.

À droite d'Amère, il y a la cloche qui a donné son nom à la cour et, derrière elle, les trois maisons restantes : Sucrée, Salée et Umami.

À gauche d'Amère, il y a le porche, surmonté d'un petit toit de tuiles qui ne sert pas à grand-chose quand il pleut, mais qui donne à la cour un air rustique apprécié par tous ses habitants, au printemps surtout, lorsque le jacaranda de la rue tapisse le toit et le trottoir de fleurs. Pour faire honneur à l'arbre, le propriétaire avait voulu peindre la traverse – c'est-à-dire les façades des cinq maisons – de la couleur lavande du jacaranda, mais on lui avait vendu un mauve oppressant en telle quantité qu'il n'avait pas osé le ramener au magasin. Marina déteste cette couleur, cela lui rappelle les blouses d'un hôpital qu'elle connaît bien ; c'est pourquoi elle l'appelle mauvasile.

En réalité, Marina n'est jamais allée à l'asile, c'est juste que, par phases, elle arrête de manger et puis elle doit aller à l'hôpital pour se faire injecter du sodium, du potassium, du chlore, du bicarbonate, du dextrose, du calcium, du phosphore et du magnésium ; et ça s'arrête là. Enfin, ça s'arrêtait là jusqu'à la

dernière fois, quand elle a dû rester quelques jours de plus pour se faire laver le cerveau. Il est tout pâle et tout propre, maintenant. Du moins, c'est comme cela qu'elle se l'imagine : bombé comme un œuf dur écaillé.

Pour se débarrasser du mauvasile, Marina a fondé une association de voisinage qui n'a pour l'instant toujours pas de calendrier. En revanche, elle aime beaucoup la couleur de son intérieur. Blanc. C'est d'ailleurs pour la blancheur des murs que Marina a voulu louer la maison Amère. Et pour leur absence d'aspérités. Car les murs en crépi, surtout ceux où s'étendent de grosses taches d'humidité, résumaient avec la puissance visuelle des icônes tout ce qu'elle cherchait à laisser derrière elle en déménageant. C'était donc la première fois qu'elle quittait la maison de ses parents, où elle avait vécu dix-neuf ans, c'est-à-dire son âge, dans une ville suffisamment éloignée de la Cour Cloche-en-terre pour faire de celle-ci un havre de paix et d'espoir.

Le jour de sa première visite, Amère venait juste d'être repeinte ; ça sentait encore le white spirit et le soleil entrant par la fenêtre, découpant sur le mur du fond un rectangle lumineux, signe qu'elle avait trouvé, comme dans la légende mexicaine, l'aigle perché sur son *nopal** : ce serait son endroit. À cette certitude, elle associa un mot : possibilités. Quant à la couleur, ce blanc de tous les possibles illuminé par le soleil sur le mur lisse, elle l'appela blanssible.

Pendant la visite, le docteur Alfonso Semitiel, le propriétaire, avait adopté une attitude que Marina avait déjà remarquée chez la mère d'un ex-petit copain, une dame qui vantait sans arrêt les mérites de son fils pour pouvoir dire, à la fin de chaque session de compliments : « C'est moi qui l'ai fait ! »

Semitiel était fier non seulement de ses maisons, construites sur les ruines de l'ancienne propriété de ses grands-parents, mais aussi des noms qu'il leur avait donnés en l'honneur des cinq goûts identifiables par la langue de l'être humain. Il fallait que le courant passe car, même si elle avait un justificatif de domicile de ses parents, Marina ignorait s'il l'accepterait comme caution ou insisterait pour appeler ses garants et vérifier son identité. Comme elle ne voulait pas que sa famille sache où elle vivait, pas tout de suite, elle ne lésina pas sur les louanges, le complimentant sur l'originalité des noms, indéniable, mais en omettant de lui avouer qu'elle les trouvait absurdes, pour ne pas dire contre-productifs : qui voudrait payer pour vivre dans une maison Amère ? Elle, justement. C'était la maison parfaite. En haut : deux chambres et une salle de bains. En bas : une pièce assez spacieuse, une cuisine et une courette complètement envahie par une grosse citerne. L'impossibilité de cette petite cour plut à Marina. N'importe quelle autre cour plus pittoresque ou moins encombrée lui aurait rappelé la maison de ses parents. Elle qui n'avait jusqu'à présent aspiré qu'à l'immatériel céda à un féroce élan de pragmatisme : elle voulait cette maison. Dormir dans l'une des deux chambres et transformer l'autre en atelier. Elle voulait peindre tous les jours, apprendre à cuisiner le riz, à utiliser un aérographe, un pyrographe, un fer à repasser, un vibromasseur. Finies les transfusions, la culpabilité et les taches d'humidité, fini le vaste enfer de cette fausse Athènes – Xalapa, sa ville d'origine, dans l'État de Veracruz. Elle était partie. Elle allait tout reprendre à zéro. La maison Amère serait sa page blanche. Sauf que, pour cela, il fallait d'abord se mettre le propriétaire dans la poche, mais comment faire ? Improviser. Elle lui dit qu'elle avait été professeure d'arts plastiques. Mais

se garda bien de préciser qu'on l'avait renvoyée quand elle s'était évanouie devant ses élèves. Elle réussit aussi à placer qu'elle avait le bac, mais sans dire qu'elle l'avait passé par correspondance parce qu'elle travaillait au restaurant de son père. Elle alla même jusqu'à mentir, prétendant s'installer à Mexico pour suivre des études à l'université. Pour couronner le tout, tutoyant le propriétaire – ce qu'elle croyait typique de la capitale –, elle lui demanda d'une voix pleine de coquetterie : « Tu es marié ? » Cela l'avait rendu nerveux, et elle encore plus. Il lui avait répondu qu'il était veuf, fils unique et anthropologue. Ils avaient pris un café dans une buvette pour signer le bail, où elle avait volé son premier objet destiné à la maison Amère : un cendrier. Elle l'avait posé au milieu de la grande pièce vide. Puis elle avait passé des heures par terre dans son nouveau chez-elle, à fumer et à regarder la poussière flotter, fascinée, se déplaçant sur le sol selon la lumière du soleil sur le mur, convaincue que quelque chose (sa vie) était sur le point de commencer.

Ce sont ces accents d'espoir, ce panorama d'un blanc tout en puissance, ce blanc accueillant que Marina entend par blanssible. Et c'est ce qu'elle essaie de reproduire aujourd'hui, presque un an plus tard, avec des ampoules qu'elle a payées cher. Lumière blanche, promettait le paquet. Elle les dispose l'une après l'autre dans toute la maison, créant au-dehors, sans le savoir, cette lente danse de lumières sur les flaques d'eau.

Après avoir emménagé dans la maison Amère, Marina décida finalement d'aller à l'université. Elle avait choisi sa filière, pas les horaires. Il y avait quelque chose dans les mots « arts appliqués » qui éveillait en elle une attente vague mais

insistante : peut-être lui enseignerait-on ces bases pratiques qu'elle voyait chez les autres, une sorte d'instinct de planification, de préservation. Quoi qu'il en soit, le seul résultat palpable pour l'instant était que Marina ne se trouvait plus jamais chez elle à l'heure où le soleil peignait le mur en blanssible. D'après elle, ceci expliquait pourquoi elle avait déraillé, pourquoi elle s'était une nouvelle fois laissée dépérir, complètement déshydratée. Sa mère avait dû venir à la rescousse, puis était repartie. Son passage furtif se fait encore sentir aujourd'hui entre les joints du carrelage, un endroit où Marina n'a jamais eu l'idée d'aller frotter. Et par quelques nouvelles habitudes aussi. Maintenant, Marina prend des médicaments. Maintenant, elle voit un thérapeute. Elle a gardé la lampe du salon pour la fin et se brûle en essayant de retirer l'ampoule. Elle l'éteint, met la main dans son t-shirt en guise de gant et la dévisse. Adieu lumière jaunâtre et étouffante ! (Comment s'appelle cette couleur ? Jaunâtre ? Jaunâtre ? Jaunaigre ?) Elle visse l'ampoule neuve et dirige la lampe vers le mur. Mais au lieu du blanssible espéré, n'apparaît qu'une lumière crue, immaculée, futuriste. Comme ses comprimés. Cette couleur s'appellera le blanzac, décide-t-elle. Si c'était une personne, le blanzac porterait une blouse et irait de par le monde en criant sur tous les toits qu'il n'y a pas d'issue, pas d'échappatoire, qu'il n'y a plus qu'à voir les choses sous une autre lumière : la lumière du Prozac.

Soudain lui vient une idée d'art appliqué, la première en plusieurs mois : il faudrait emballer les anxiolytiques comme les céréales, avec des sudokus au dos de la boîte, histoire de se distraire un peu pendant ce premier mois passé à attendre que ça marche, avant qu'on finisse par oublier d'attendre et que la seule manifestation de leur efficacité soit le timbre assourdi de l'angoisse. Comme si, à l'intérieur, on appuyait sur sa pédale

de sourdine. Marina prend quand même ses médicaments. Tous les jours, presque.

Elle débranche la lampe pour voir ce que ça donne un peu plus loin, de l'autre côté de la pièce, mais le résultat ne lui convient pas. Frustrée, elle la fait tomber par terre : bong !, en un clin d'œil, la lumière blanche dessine un cône sur le tapis. L'ampoule n'est pas le soleil. Peut-être qu'elle ne le retrouvera jamais, le blanssible... quelle frustration. Savoir que le bien-être s'installe chez soi tous les matins quand on n'y est pas, quand on est assise dans une salle de cours, s'efforçant de ne penser à rien. Un vrai gâchis, se dit-elle en relevant la lampe. Marina déteste le gâchis. Elle s'allonge à l'envers sur le canapé, les pieds au mur, là où le soleil ne donne plus car il est déjà presque dix heures du soir. Et dire que je n'ai toujours pas mangé, pense-t-elle. Son pantalon glisse, elle regarde ses jambes, bien plus larges que ses bras. Foutue asymétrie ! Pourquoi tout n'est pas de la même taille ? Je devrais peut-être arrêter la fac. Elle pense aussi à Chihuahua, l'homme avec qui elle dort de temps en temps mais dont elle est sans nouvelles depuis des semaines ; depuis la dernière fois qu'ils ont couché ensemble et qu'en se rhabillant, il a lancé à Marina qui fixait le plafond : « J'en ai marre, c'est trop lourd », comme si leur relation était un sac plastique dans lequel il devait la porter, pauvre petit, les doigts saucissonnés par son poids plume.

Le week-end, Marina n'est pas non plus chez elle à l'heure du blanssible ; elle travaille. Elle garde les enfants de Linda Walker, la voisine. Comme ils habitent de l'autre côté de la traverse, le soleil ne rend pas pareil. En fait, il n'y a pas de soleil du tout, sauf dans leur arrière-cour. Trois fois plus grande que la sienne et sans citerne pour boucher le passage.

Mais le fourbi qu'il y a là-dedans n'est pas très engageant. Marina y sort quand même pour fumer, les rares fois où les trois enfants sont devant la télé. Elle est obligée de se cacher parce que l'aînée – une petite boulotte de douze ans qui parle comme si elle avait un dictionnaire dans la bouche – est toujours en campagne antitabac. Moi, à ton âge, je travaillais déjà, a-t-elle envie de lui dire lorsqu'elle la voit plongée dans un livre de six cents pages. Avant, les enfants Pérez Walker étaient quatre, mais la plus jeune est morte il y a deux ans. Bien qu'elle ne l'ait jamais connue, Marina a le sentiment que dans cette maison, avant, il y avait du soleil, et que la petite l'a emporté dans l'autre monde, ou dans la tombe, ou au fond de ce lac américain où l'on dit qu'elle s'est noyée. Non, pas au fond, parce qu'on a retrouvé son petit corps qui flottait, emmêlé dans les algues. Olmo, le nouveau benjamin de la fratrie, lui avait tout raconté en faisant à la craie grasse un dessin sans aucun rapport, un avion.

Marina se fait payer en cours d'anglais. Qu'elle suit avec un intérêt modéré mais sincère. « C'est une envie saine », avait-elle rétorqué à son thérapeute, lorsqu'il avait insinué qu'elle remplissait trop ses journées. « C'est juste des cours d'anglais, s'était-elle justifiée. Histoire de comprendre les chansons que je chante. » « Et le travail ? » « Ça me plaît bien. Les enfants sont la joie incarnée. » Mais ce qui plaît surtout à Marina, c'est leur mère. Tous les mardis et jeudis, Linda vient lui donner deux heures de cours à domicile. Le matériel pédagogique se limite aux disques que Marina range dans une étagère verticale. La collection n'est pas très grande mais a été constituée avec amour. Tout avait commencé dans une rue pavée de Xalapa, chez Tavo's Rock, une boutique qui dans les années 1990 était le seul vase communicant avec la capitale. Et

pas seulement du Mexique, toutes celles des autres pays aussi : c'était le seul vase communicant avec le reste du monde. À treize ans, avec le petit salaire que son père commença à lui verser après qu'elle eut osé dire que son frère et elle étaient des victimes d'exploitation infantile, Marina s'acheta un premier CD, puis un deuxième. Elle aimait bien cette boutique minuscule car elle n'y rencontrait jamais aucune connaissance. Sur les t-shirts à vendre, il y avait du sang. Un sang américain en sérigraphie, inoffensif, mais assez rouge pour faire courir des bruits absurdes. Tavo's Rock ? Ouais, ils font des rites sataniques, là-bas. Ils violent des gamins. Et leur marchandise, elle est tombée du camion.

Du sang qui la dérange depuis que Chihuahua lui a raconté toutes ces histoires sur le Nord, et qu'elle ne voit plus simplement son pays comme le yin et le yang (Xalapa/Mexico) : si elle croise quelqu'un avec un t-shirt agressif dans la rue, Marina se sent mal. Elle sait bien que la violence explose ; par principe, elle est contre. Mais à part se sentir mal, elle ne sait pas vraiment quoi faire. Les uniformes l'impressionnent malgré elle. Alors que les militants ne l'intéressent pas. À la fac, Marina voit beaucoup d'excités, beaucoup de pancartes, et elle ne sait pas ce qui est le plus honteux : son ignorance totale de la situation actuelle ou sa complète indifférence. Alors elle lève les yeux, grimace comme pour exprimer qu'elle souffre aussi, puis fait mine d'être pressée et passe sans s'arrêter. Dans son esprit, une couleur se dessine : rougerancœur.

Les disques de Marina amusent Linda Walker, elle qui a une fascination aussi enthousiaste que condescendante à l'égard de la musique populaire mexicaine, mais qui n'écoute pourtant plus de pop américaine depuis qu'elle a quitté son pays, il y a vingt ans. « C'est pas de la pop, insiste Marina. C'est de

la musique alternative. » En réalité, Marina n'y connaît rien en genres musicaux. Elle achetait ses disques pour des raisons purement esthétiques, les choisissant en fonction de la pochette. Au moment de son emménagement à Mexico, elle les avait laissés, mais lorsque sa mère était venue la sortir de l'hôpital (ou plutôt « de la détresse », selon les propres mots de Mme Mendoza), elle les lui avait rapportés.

L'anglais a sur Marina des effets méditatifs. De la méditation, elle n'en a jamais fait ; par contre de l'hypnose, si, une fois ; mais c'est surtout en peignant qu'elle arrive à s'échapper ainsi. Pour elle, méditatif n'est qu'une étiquette *a posteriori* : c'est passer un moment à somnoler, ni endormi ni tout à fait réveillé, et comprendre, une fois revenu, que l'on était parti. L'anglais rend les choses moins sérieuses. Le comprendre, c'est comme dessiner des moustaches sur les photos. Les noms de ses groupes préférés se sont révélés ridicules : Les Myrtilles, Les Citrouilles Écrasantes, Melon Aveugle, Les Piments Rouges Piquants, Tête de Radio, Jardin de Débiles.

La traduction simplifie, schématise : ce qui semblait compliqué se transforme en petit dessin sommaire. Cette loi de la gravité du bilinguisme confirme le soupçon qu'a Marina depuis toujours : les gringos sont dessinés au marqueur.

Or, un soupçon confirmé donne un socle, du solide où se tenir debout, surtout quand le soupçon en question sectionne le monde en tranches, délimitant du même coup la portion qui vous revient. Autrement dit, cela fait redescendre la pression et revoir ses espérances à la baisse. Marina n'y croit pas, mais cela la rassure.

Si elle ne croit pas vraiment à sa théorie du marqueur, c'est notamment à cause de Linda. Linda est une gringa dessinée au pastel ou au crayon de couleur : d'un trait poreux, inconstant.

Plus on la connaît, plus elle s'efface ; sur la toile, on devine alors d'anciennes lignes d'avant le Mexique, d'avant Víctor et d'avant la mort de sa fille. En peinture, on appelle cela un repentir : lorsque l'artiste change d'avis et recouvre une partie du tableau qu'on arrive cependant toujours à distinguer. Linda se métamorphose en fonction de sa coiffure et de l'heure de la journée. Si elle plaisante, elle est vert perroquet ; si elle se lâche les cheveux, elle devient pêche. Parfois, le soir, Marina se demande : est-ce que c'est de l'amour ?

Il ne s'agit pas vraiment d'attirance, mais plutôt de fascination, d'un piédestal sur lequel elle a mis sa voisine et auquel elle ne voit pas d'autre substantif à associer. Marina se compare tout le temps à elle. Elle se force à manger des flocons d'avoine pour faire comme Linda. Elle ne l'admire pas pour sa place au sein de l'Orchestre symphonique national, ni pour la solide relation qu'elle entretient avec Víctor (chez eux, pas d'histoire de sac plastique : ils font partie d'un même bagage, entremêlés). Ni parce qu'elle est mère de quatre enfants, ni parce qu'elle en a perdu un, ni pour cette étrange manière d'être à la fois belle et laide, ni parce qu'elle semble parfois saoule en pleine journée, ni pour ces cheveux si longs qu'elle s'obstine à enrouler sur le dessus de sa tête comme un nid où faire éclore du neuf, ni à cause de ce turban qu'elle ceint autour de son front et de son chignon semblant dissimuler une blessure de guerre non cicatrisée. Ou peut-être qu'elle l'admire pour tout cela à la fois, mais pas seulement. Avant tout, Marina admire Linda pour son renoncement à la logique de la production. Parce qu'elle a dit stop, comme elle le lui avait expliqué :

– Tu sais, un jour, j'ai dit stop à la logique de la production. Je voulais continuer à jouer sans pour autant devoir me

UMAMI

montrer. Aujourd'hui, je fais de la musique, plus des concerts. Mon métier, maintenant, c'est de pratiquer.

- Et à l'orchestre, ils sont d'accord ? avait demandé Marina, pour dire quelque chose.

- J'ai eu droit à un arrêt longue durée. Quand tu penses que pour toutes mes grossesses, on ne m'avait jamais fait une fleur pareille... Les musiciens croient plus au deuil qu'aux bébés. C'est la faute à Wagner.

2002

L'amarante, la plante à laquelle j'ai consacré une bonne partie de mes quarante ans de recherches, porte un nom impossible qui m'indigne maintenant que je suis veuf.

Amaranthus, son nom générique, vient du grec *amaranthos* : « fleur qui ne fane pas ».

* * *

Je suis veuf depuis le 3 novembre 2001. Ce matin-là, ma femme admirait encore l'autel que j'avais érigé dans notre chambre. C'était un autel un peu précaire : deux vases avec des pissenlits et des roses d'Inde, c'était tout, car on croyait tromper la mort. Noelia a réajusté son turban (elle n'aimait pas que je la voie chauve) et a dit en pointant l'autel du doigt :

- Na na nère.
- Quoi na na nère ? lui ai-je demandé.
- Je l'ai bien eue celle-là. Elle est venue, elle a vu mais elle n'aura pas vaincu.

Lorsque je lui ai monté son café au lait cet après-midi-là, Noelia avait pourtant été vaincue. Parfois, je me dis que ce qui me fait le plus mal, c'est qu'elle soit morte loin de moi.

J'étais en bas, planté comme un con devant la gazinière en attendant que l'eau bouille. Cette saloperie d'eau de Mexico, calcaire, chlorée, à 2260 mètres au-dessus de la mer, qui a bien pris son putain de temps pour faire siffler la bouilloire.

* * *

Le nom de famille de Noelia était Vargas Vargas. Ses parents venaient de l'État du Michoacán – l'un était originaire de Morelia, l'autre d'Uruapan – et chaque fois que l'occasion se présentait, ils juraient à qui voulait l'entendre qu'ils n'étaient pas cousins. Ils avaient eu cinq enfants. Déjeunaient ensemble tous les midis. Il était cardiologue et avait son cabinet au coin de la rue. La mère, femme au foyer, n'avait à se reprocher que de jouer à la canasta trois fois par semaine et d'y perdre régulièrement une bonne partie de leur budget courses, mais ils n'avaient jamais manqué de rien. Sauf de petits-enfants. Du moins de notre côté ; on leur en doit toujours.

En guise de justification ou de réconfort, ma belle-mère me rappelait souvent sur un ton apologétique que Noelia avait « toujours voulu être une fille tout court ». Tandis que ses copines jouaient à la maman, Noe préférait être la fille de ses copines ou la copine de la poupée, ou même la fille de la poupée, ce que ses camarades de jeu trouvaient en général inacceptable : « Où c'est que t'as vu une maman aussi jolie, toi ? » la réprimaient-elles avec l'impitoyable cruauté des petits.

Étonnamment, alors qu'elle expliquait tant de choses par sa condition d'enfant sans enfant, ma femme n'avait jamais voulu aborder le sujet avec moi. Elle refusait d'envisager que c'était peut-être sa propre mère qui avait commencé à parler d'elle en termes de « fille tout court ». Tant que j'y pense, Noelia

chérie, ne serait-il pas possible que ton obsession vienne de là ? Que tu ne l'aies pas vraiment décidée et que ce soit ta mère qui te l'ait inculquée ?

Purée, Alfonso, me répond-elle comme à chaque fois qu'elle a besoin du mot « putain » et qu'elle le remplace par un substantif au hasard qui commence par *pu*.

Remplaçait. Qu'elle remplaçait. Il faut que j'apprenne à la conjuguer au passé. Mais quand j'écris *Purée, Alfonso*, c'est comme si ce n'était pas moi qui écrivais. C'est comme si c'était elle qui le disait.

Elle servira peut-être à ça, la nouvelle machine, la machine toute noire. C'est pour ça qu'on me l'a apportée, pour que Noelia me parle à nouveau.

* * *

Un de mes collègues de l'institut d'anthropologie s'est marié à cinquante-deux ans avec une jeune femme de vingt-sept ; la gêne s'est installée l'année où elle en a eu trente et lui cinquante-cinq, le quart de siècle qui les séparait sautant désormais aux yeux, sans effort de calcul. C'est ce qui nous est plus ou moins arrivé dans la cour ; quand ma femme et la fille de ma locataire sont mortes la même année, l'une à cinquante-cinq ans et l'autre à cinq, on a tous été sciés par l'arithmétique. Comparée à la mort de la petite, incompréhensible, injuste, celle de Noelia paraissait presque logique. Mais la mort n'est jamais juste, et ce n'est pas si vieux cinquante-cinq ans.

Si je voulais, la machine pourrait aussi servir à me lamenter sur mon veuvage précoce et sur l'indifférence des autres. C'était Páez qui avait fait le plus d'efforts. Mais Páez se préoccupait davantage de sa propre angoisse que de la mienne.

Il me téléphonait tard le soir, ivre, miné depuis qu'il avait découvert que sa génération non plus n'était pas immortelle. Il me disait : « Alfonso, je ne peux pas dormir quand je vous imagine tout seul dans cette maison. Promettez-moi de ne pas rester là à ne rien faire. » Et puis ce grand con est mort lui aussi. Noelia disait que les mauvaises nouvelles arrivent toujours par trois.

Au travail aussi ils s'en sont foutus. « Prenez une année sabbatique », qu'on m'a dit. Allez pourrir sur place, fermenter de chagrin dans votre milpa de merde, on n'y a jamais cru de toute façon. Allez dépérir gentiment avec vos amarantes. Et moi, docile, débile : « Je dois signer où ? » Une connerie monumentale : maintenant je passe mes journées chez moi à devenir fou. Et je n'ai même pas Internet. La machine doit sûrement pouvoir se connecter au wifi, mais impossible de l'activer. La télé, c'est mieux, au moins je sais comment l'allumer. Ces dernières semaines, j'ai passé mon temps sur Canal 5, une chaîne formidable.

Depuis la signature de mon congé sabbatique, je n'avais plus entendu parler de l'institut. Mais voilà deux semaines, on est venu m'apporter la machine, ma prime de recherche pour l'année 2001, même si ça fait six mois que c'est fini, et que de toutes celles qui m'ont été données de vivre, cette foutue année doit être celle où j'ai le moins cherché. Sauf si on considère « Cohabitation avec le cancer du pancréas de sa femme », puis « *Duelis extremis* des premiers mois de veuvage » comme des objets d'étude. J'imagine qu'ils en avaient une en trop, de machine, et qu'on la leur aurait fait payer en cas de retour. L'administration de l'institut a toujours été un peu absurde. Même si là-bas tout le monde se croit très cohérent. On veut par exemple que j'utilise cette machine pour me mettre au

point en matière de technologie, mais on me le fait savoir par coursier. Ça n'a pas loupé, le coursier est venu avec un récépissé. Parce que dans cet institut, impossible de faire quoi que ce soit sans papier à en-tête et signature du directeur.

Le coursier a sorti un carton de sa Nissan Tsuru et me l'a remis.

– C'est un notebook, m'sieur, un ordinateur portable. Au bureau, ils ont dit que vous deviez vous actualiser question ordi.

– Mais je suis en congé sabbatique...

– Ben j'en sais rien moi, on m'a juste demandé de vous le livrer.

– Ben livrez-le-moi alors.

Il m'a donc laissé la machine que j'ai laissée à mon tour dans l'entrée, encore dans sa boîte. C'était il y a deux semaines.

Et puis aujourd'hui, finalement, j'ai loué la maison Amère. À une gamine toute maigre qui se dit peintre. Elle m'a donné un chèque et les papiers d'un restaurant italien à Jalapa comme garantie. Je sais que c'est un resto italien parce que ça s'appelle Pisa ; d'après elle, c'est un jeu de mots : en plus de faire référence à la tour, le nom imite la manière dont on prononce « pizza » à Jalapa. Même si en réalité on dit plutôt « pitsa », m'a-t-elle expliqué, mais ça aurait été trop ouvertement moqueur. « Très bien », j'ai répondu. Tout ce qui m'importe, c'est qu'elle ne se drogue pas, ou alors discrètement, et qu'elle me paye le loyer en temps et en heure. Vu le prix que je lui ai fait, c'est la moindre des choses. Elle a dit oui à tout, sauf à la couleur de la façade. Je lui ai répondu que je comptais la repeindre. Mais ce n'est pas vrai.

Curieusement, après avoir signé le contrat à La Taza de Mostaza, le bistrot à côté de la papeterie où on est allés

photocopier ses documents, je me suis senti bien, productif même – ou presque. En rentrant, j’ai acheté de la bière, des chips, et je me suis mis sur la terrasse avec les Petites. Après les avoir bien installées de sorte qu’elles puissent assister au spectacle, j’ai ouvert le carton sur lequel je pose à présent les pieds, invention géniale, et j’en ai sorti la machine. Légèrement ému, je le confesse. Très légèrement, mais avec sans doute le plus grand élan d’enthousiasme de mon année 2002.

La machine noire est plus légère que toutes celles que j’ai eues avant. En ce moment, j’écris avec. Je suis particulièrement fier de la rapidité avec laquelle je l’ai installée. Enfin, installée, façon de parler. En réalité, je l’ai branchée et puis voilà. Le travail a consisté à retirer le plastique et le polystyrène, c’est tout. Comme nom, j’ai choisi Nina Simone. Mon ancien ordinateur, ce vieil éléphant posé dans mon bureau avec lequel j’ai écrit tous mes articles de la dernière décennie, s’appelait Anaclette. Sur la page d’accueil Windows d’Anaclette, il y avait une photo de moi, mais c’est un technicien de l’institut qui l’avait mise. Mes connaissances en la matière ne vont pas jusque-là. Sur la page d’accueil de Nina Simone, s’affiche la photo d’utilisateur par défaut : un canard en bouée. Word veut me faire écrire « nouée ». Purée de Word.

Bordel, Noelia trouvait un nouveau mot en *pu* à chaque fois, et moi je sors toujours le même.

Pustule. Putois. Purin.

* * *

Enfant, Noelia ne voulait pas devenir docteur comme son papa, mais actrice comme l’une de ses grand-tantes qui avait fait carrière en levant la gambette dans des films muets. Après

le baccalauréat, elle s'est inscrite à un cours intensif de théâtre. Mais dès la deuxième semaine, au moment d'improviser devant le groupe, elle est devenue toute rouge, incapable d'ouvrir la bouche, prise selon elle de tachycardie paroxystique, un truc super chiant qui vous fait battre le cœur à plus de cent soixante pulsations par minute. À moi ça m'est vraiment arrivé. Pas comme à Noe, qui ne faisait qu'inventer.

Passé l'échec du théâtre, Noelia s'est inscrite à l'université de Mexico ; après quelques années atroces auxquelles, malgré toute une vie passée à fréquenter des docteurs, je ne parviens toujours pas à comprendre comment il est possible de survivre, Noelia est devenue cardiologue. Médecin électrophysiologiste, comment me trouves-tu maintenant, mon chou ? aurait-elle dit.

Tout cela, Noelia me l'avait raconté lors de notre premier rendez-vous. J'avais trouvé très original que la prise de parole en public l'effraie davantage que les viscères. « Et pourquoi la médecine ? Pourquoi pas des études plus faciles ? » lui avais-je demandé. C'était en 1972, nous dînions dans un restaurant de la Zona Rosa, à l'époque où c'était encore un quartier convenable, pas comme aujourd'hui, même si, bon, en fait je n'en sais rien puisque ça fait des années que je n'y ai plus mis les pieds. Mon épouse, qui ce soir-là n'était encore qu'une femme que je venais de rencontrer, m'avait répondu : « Je pensais, bêtement il faut croire, que la médecine ne se pratiquait qu'en tête à tête. » Elle avait bu sa tequila cul sec avant d'ajouter : « J'ai toujours été un peu naïve. » J'ai soudain compris qu'elle était coquette, ce qui ne se remarquait pas au premier abord. Était-elle vraiment naïve ? Un peu. Mais seulement pour certaines choses. Et d'une naïveté qui, par ailleurs, n'enlevait rien à son mordant. Elle était naïve lorsque ça l'arrangeait. Noelia

était très pragmatique bien qu'un peu étourdie, sincère, vive, très jolie, et, depuis ce soir-là et pour les trois semaines suivantes, végétarienne.

Noelia aimait les tête-à-tête. Elle aimait boire des cafés avec les gens. Elle aimait sortir fumer en cachette avec les infirmières, connaître la vie de Monsieur et Madame Toutlemonde, ainsi qu'elle le disait elle-même. Elle a arrêté d'être végétarienne parce qu'elle adorait la viande. Même crue. Le steak tartare. Elle commandait toujours du *kebbeh* ou du *kebab* pour son anniversaire. Je ne suis toujours pas retourné en centre-ville, ça me rappelle trop nos virées à l'Eden pour ses anniversaires. Personne ne vous met au courant mais les morts, certains morts, emportent avec eux des habitudes, des décennies, des quartiers entiers. Ce qu'on croyait partager avec eux leur appartenait. Tant mieux. Les bons comptes font les bons veufs.

Le premier soir, Noelia ne m'avait pas raconté que son père était le grand manitou de l'Institut national de cardiologie de Tlalpan, ni qu'il avait ouvert sa clinique privée dans le Michoacán où, à douze ans, elle avait appris comment marchaient les holters, et donc à détecter l'arythmie cardiaque. Elle ne m'avait pas dit non plus qu'elle faisait partie des cinq – cinq ! – plus grands spécialistes du Mexique dans son domaine. Tout ça, elle me l'avait raconté le lendemain matin. Nous étions nus dans son canapé. J'avais terminé mon café et m'étais rhabillé avant de quitter son appartement sans même lui demander son numéro de téléphone. Ou comme elle l'avait diagnostiqué quand on s'était revus, presque un an plus tard : « T'as flippé, flippette. »

Flipper n'est qu'un euphémisme, bien sûr. En vérité, pour utiliser une autre de ses expressions, j'ai chié dans mon froc.

J'étais mort de trouille et je ne l'ai compris qu'*a posteriori*, en analysant le type de femmes avec qui j'avais couché les mois suivants : jeunes, cultivées, humanistes, admiratrices de mon travail ; en gros, mes étudiantes. J'ai même été sur le point d'en épouser une, la Memphis, ainsi que Noelia l'avait surnommée des années plus tard quand elles avaient fini par se rencontrer – à cause des bottes qu'elle portait ce jour-là, ou de sa coupe de cheveux, je ne sais plus. Par chance, un peu avant de me marier avec la Memphis, j'avais fait un rêve. Lâche, oui, flippette, oui, mais superstitieux, encore plus. Une fois le message reçu, j'avais écouté mon subconscient et m'étais rendu chez Noelia. Elle avait eu du mal à me reconnaître. Puis elle m'avait fait pas mal ramer ; deux semaines environ. Mais on a ensuite mis un tel soin à se cramponner l'un à l'autre, qu'aujourd'hui je ne sais pas, et je le jure sur mon SNI¹ et sur tous ces petits papiers censés prouver ma capacité à affronter certains problèmes théoriques les plus épineux, oui, je le jure, je ne comprends pas... Je ne comprends pas comment j'arrive à respirer depuis qu'on m'a arraché un poumon.

Ce rêve, donc. Noelia se tenait sur un seuil avec beaucoup, beaucoup de lumière derrière elle. Rien de plus. C'était un rêve statique mais, pour ainsi dire, au message foutrement limpide. Et même un peu menaçant. En me réveillant à côté de la Memphis, j'ai compris qu'il n'y avait qu'une alternative : la voie facile ou la voie heureuse. Autrement dit, une épiphanie. La seule de ma vie, d'ailleurs.

Noelia aimait les proverbes, les phrases toutes faites. S'il y avait quelque chose que je ne comprenais pas, ce qui arrivait

1. Sistema Nacional de Investigadores : statut de chercheur national.

assez souvent, elle soupirait en disant : « Goutte à goutte on emplît la cave. » Ce qui signifie à peu près « patience » ou « je vais t'expliquer ça point par point ». Le jour où j'avais été admis au SNI pour la première fois, elle m'avait envoyé des fleurs à l'institut avec une carte qui disait : « Je te tire mon chapeau ! »

Mais parfois, les phrases toutes faites de Noelia étaient fabriquées maison, sans consulter personne. Elle lançait par exemple souvent « mieux vaut un bistouri dans la patte qu'un pansement à la rate ». J'avais toujours pris ça pour un dicton de médecin, mais Páez disait ne l'avoir jamais entendu que de sa bouche, et qu'à l'hôpital personne ne comprenait d'ailleurs ce que ça signifiait ; certains l'interprétant comme « mieux vaut être le docteur que le patient », d'autres comme « mieux vaut prendre son temps pour opérer que le faire vite et mal », etc.

Ce que Noelia ne supportait vraiment pas, c'était les devinettes. Et les jeux de société. Surtout ceux à questions, qui lui hérissaient le poil ; elle oubliait tout et se mettait en rogne. Une fois, on a perdu au Trivial Pursuit parce qu'elle n'a pas su donner la capitale du Canada. Elle n'aimait pas non plus faire du sport ou de l'exercice. Ni la poussière. Ni les insectes. Sa vision suprême du mal, c'était un cafard. Elle ne faisait pas pour autant le ménage, mais elle avait toujours payé quelqu'un pour le faire : Sara, qui m'a laissé tomber il y a quelques mois, soi-disant parce qu'elle voulait rentrer au village, mais moi je crois plutôt que ça la déprimait de me voir dans cet état pitoyable. Je lui ai donné ses indemnités et elle a monté un stand de *tlacoyos**. Elle a bien fait. Sara préparait les meilleurs *tlacoyos* du monde. Et puis je crois que ça me fait du bien de devoir faire face à mes déchets.

Toute ma vie, je me suis cru particulièrement intelligent parce que, contrairement à mes collègues, je me salissais les

mains en plantant les espèces que nous étudions ; j'avais toujours eu ma petite milpa dans l'arrière-cour. Car quand on passe son temps à raconter qu'une civilisation mange telle ou telle chose, il faut savoir quel goût ça a, comment ça pousse, de combien d'eau ça a besoin. Quand on clame sur tous les toits la symbiose de la milpa, il faut prendre la pelle et s'y coller : d'abord le maïs, ensuite les haricots, puis la courge. Mais aujourd'hui, je vois différemment cette histoire de plantations : j'avais du temps libre. Le temps de ceux qui n'ont pas d'enfants, qui n'ont pas de linge à plier. Une évidence que je viens juste d'accepter vraiment. Facile de salir quand on a quelqu'un qui nettoie derrière. Tant pis, j'ai toujours été le plus bourgeois des anthropologues.

Certains soirs, je vais me coucher en ayant eu pour seules activités productives de la journée d'avoir fait la vaisselle, rangé le bureau ou sorti la poubelle. Je ne suis pas doué du tout, mais je fais des efforts. Je mets les Petites dans la poussette et les emmène avec moi là où la saleté est la plus tenace. J'aime bien avoir des témoins : « Regardez, les filles. À soixante-cinq ans ! Mon premier passage de serpillière ! »

Noelia aimait les enfants, mais de loin. Elle n'en voulait pas et quand elle en a voulu, il était trop tard. Elle n'aimait pas les drames. Ou du moins elle n'aimait pas en faire. Elle aimait la friture mais ne se permettait presque jamais d'en manger. Elle aimait l'odeur des épices – cumin, marjolaine, citronnelle –, les vêtements repassés et avoir des fleurs fraîches dans la maison. Elle payait quelqu'un pour repasser et quelqu'un d'autre pour nous apporter des fleurs. Elle aimait payer généreusement et donner des pourboires. Elle aimait les poteries mais pas trop décorées. Elle refusait d'avoir un service spécial pour grandes occasions. « Manger assise, c'est déjà une

grande occasion pour moi, au moins jusqu'à ce que le bipeur sonne », disait-elle. L'arrivée du bipeur a été un tel événement dans nos vies que ses mutations successives en appareils plus modernes, colorés et compacts, n'ont pas réussi à nous faire arrêter d'appeler « bipeur » n'importe quel appareil de géolocalisation susceptible d'interrompre une sieste ou un repas. La sieste surtout, le moment où nous faisons traditionnellement l'amour. Moi je préférais le matin, quand elle était pressée, alors qu'elle préférait le soir, quand j'étais fatigué. La sieste était donc un juste milieu qui nous avait toujours convenu.

Noelia fumait des Raleigh jusqu'à ce que son frère fasse sa première crise cardiaque et que la famille comprenne qu'en matière de cœur, les cardiologues non plus n'étaient pas immunisés. Je n'ai jamais fumé que des cigares, très occasionnellement, mais sa fumée ne me dérangeait pas, et lorsqu'elle a arrêté, j'ai senti que nous avions tous les deux perdu quelque chose. Bien sûr, je ne le lui ai jamais dit. Tous les ans, on organisait une fête pour célébrer une année de plus sans tabac, du moins pendant la première décennie d'abstinence. Perdu n'est peut-être pas le bon terme. Laisse quelque chose derrière nous, plutôt. Ou tourné définitivement une page de nos vies, comme diraient les poètes bohèmes de La Taza de Mostaza, le bar du coin où je vais faire un tour quand mon corps l'exige.

* * *

Personne n'était au courant de mes visites à La Taza de Mostaza jusqu'à ce que l'une de mes locataires, la *gringa** qui a perdu une petite fille, se mette elle aussi à fréquenter le bar. Je l'appelais « la Gringa », mais rétrospectivement, ça me paraît un peu grossier. Il faut dire que cette famille ne

m'avait jamais été particulièrement sympathique, à cause du bruit. Ils sont majoritaires dans la cour : ils louent deux maisons, Sucrée et Salée. Ils habitent dans l'une et utilisent l'autre comme studio d'enregistrement où ils donnent aussi des cours de piano, de tambour et de je ne sais quels autres instruments ; et ils savent tous en jouer au moins un. La seule de la famille que j'ai toujours bien aimée, c'était la fille aînée, certainement parce qu'on l'a vue naître, pile au moment où Noelia a regretté de ne pas avoir eu d'enfant et où on est devenus gagas avec les bébés. Même si en fait j'ai appris à apprécier Agatha Christie – ou Ana, c'est son vrai nom – à mesure qu'elle grandissait, parce qu'elle était inadaptée et parce qu'elle m'aimait bien. L'après-midi, elle venait m'aider au jardin et me raconter, comme des devinettes, les dilemmes d'Hercule Poirot et de Miss Marple, des livres qu'elle dévorait. Il faut dire que je n'ai jamais réussi à résoudre un seul de ces mystères, et ce n'est pas faute d'avoir essayé. Parfois je n'avais pas envie de lui ouvrir parce que j'aurais préféré être seul, mais à force de l'avoir dans les pattes, je me suis pris d'affection pour elle. Pas besoin d'être très malin pour comprendre que cette empathie à l'égard d'Agatha Christie est une tendresse mimétique ; elle est ce que j'ai été : ignorée toute son enfance, ici même. La voir lire dans son coin me mettait en rogne contre ses parents, je trouvais qu'ils la négligeaient. Noelia, en revanche, les aimait beaucoup ; elle, elle l'appelait Linda-chérie et lui pardonnait leurs loyers en retard sous prétexte qu'elle et son mari étaient artistes et qu'ils avaient quatre enfants. Quand ces derniers étaient petits, on faisait encore des choses ensemble : des apéros, des barbecues... Linda grillait mes graines d'amarante et les vendait dans le voisinage. Un jour, ils ont organisé un concert avec

un quatuor à cordes dans ma milpa, ç'a été tout un spectacle, mais chacun était ensuite retourné à ses affaires. Ou peut-être que Noelia et moi, on s'est faits trop vieux pour eux et qu'ils ont arrêté de nous inviter. C'est à partir de ce moment-là que j'ai commencé à l'appeler « la Gringa ». C'est redevenu Linda il y a à peine un an lorsqu'elle s'est présentée un matin à la porte d'Umami avec un assortiment de foulards : « Je viens apprendre à ta femme comment se mettre des turbans. » La calvitie provoquée par les chimios chamboulait Noelia. Elle n'avait jamais été spécialement pudique mais ne supportait pas d'avoir le crâne à découvert, elle s'entêtait à le cacher sous des chapeaux, des casquettes et des perruques affreuses qui la grattaient beaucoup. Agatha Christie avait dû aller cafter à sa mère. Je n'ai d'abord pas su comment réagir à cette visite inattendue, la nouvelle pudeur de Noelia me faisait craindre qu'elle ne se vexe. Mais comme j'ai pu le vérifier à plusieurs reprises au cours de ma longue vie, je n'ai pas une once d'intuition féminine – qu'un homme de ce siècle est pourtant censé posséder –, et le stage pratique fut un succès. Les chiffons, comme les appelle Linda, ont été un soulagement pour Noe. Et pendant un temps, quand elles se retrouvaient au même moment dans la traverse, toutes ces femmes enturbanées donnaient à notre cour des airs de retraite bouddhiste.

Un jour, plus tard, Linda est entrée à La Taza de Mostaza et s'est assise à ma table. Nous avons ensuite fait une sorte de pacte tacite : ne parler à personne de nos entrevues. Au travail, on l'avait elle aussi renvoyée chez elle, ça doit être la manière traditionnelle de gérer les deuils dans les institutions culturelles, peut-être pour contredire le cliché international qui prétend que nous, les Mexicains, on sait cohabiter avec la mort.

À La Taza de Mostaza, Linda boit de la vodka, par souci de discrétion. Moi qui n'ai plus personne pour me renifler, je prends de la tequila. Parfois, dans ses grands jours, le serveur m'apporte un petit verre de *sangrita*, Linda y trempe son doigt et le suce. J'ai fait des efforts pour trouver son geste érotique, mais une trop forte tendresse m'en empêche. Et puis de toute façon, Linda est très grande, et moi, je les préfère plus compactes : Noelia était un petit porte-clés. On ne boit jamais plus de deux verres, ni elle ni moi. Moi, parce que je n'ai jamais su tenir l'alcool, et elle, parce qu'il faut aller chercher les enfants à l'école. Linda reste au plus tard jusqu'à une heure et demie, et la vodka la fait pleurer. Elle a des yeux verts très enfoncés dans leurs orbites qui gonflent et virent au rose quand elle pleure. Parfois on discute, parfois on s'arrête au bonjour. Parfois moi aussi je sanglote. Alors elle demande des serviettes en papier et on se mouche. Quand on parle, c'est du passé : son enfance aux États-Unis, ma jeunesse à Mexico, des époques d'avant la vie avec nos mortes, ou alors d'opéras dont on ne se souvient qu'à moitié. Ou de cuisine. Je lui donne mes recettes de sauces exotiques, elle m'explique comment préparer les cornichons au vinaigre.

* * *

Quand on y pense, le mariage, ce n'est pas si différent d'un matin sur Canal 5. En fin de compte, être marié, c'est passer son temps à revoir les mêmes films ; on en aime certains plus que d'autres, et il n'y a que le transitoire qui change, l'intermédiaire, le rapport au présent : les infos, les pages de pub. Et cela ne veut pas dire que ce soit ennuyeux, au contraire, c'est terrible ce que j'ai perdu. Le ciment qui liait les heures, le réconfort de